慶應義塾大学学術情報リポジトリ
Keio Associated Repository of Academic resouces

Title	Le vieillissement chez Annie Ernaux
Sub Title	アニー・エルノーの自伝にみる老い
Author	森, 千夏(Mori, Chinatsu)
Publisher	慶應義塾大学フランス文学研究室
Publication year	2014
Jtitle	Cahiers d'études françaises Université Keio (慶應義塾大学フランス文学研究室紀要). Vol.19, (2014.) ,p.1- 16
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA11413507-20141201-0001

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Le vieillissement chez Annie Ernaux

Chinatsu Mori

1. Introduction

Dans *Les années* publié en 2008[1], Annie Ernaux aborde plus de soixante ans de sa vie et couvre l'histoire de sa famille et de la France de la fin du XIXe siècle au début du XXIe siècle. Le livre montre la figure vieillissante de l'auteure et met en scène sa propre vieillesse alors qu'elle avait déjà dépeint celle de ses grands-parents et de ses parents dans ses œuvres précédentes. Le thème du vieillissement ou de la vie au troisième âge n'occupe pourtant pas une place centrale dans ses livres, à l'exception de *« Je ne suis pas sortie de ma nuit »*[2], journal qu'elle a écrit pendant que sa mère était hospitalisée à cause de la maladie d'Alzheimer.

Dans cette étude, nous présenterons d'abord la façon dont l'auteure rend compte du vieillissement dans une perspective socio-historique et culturelle, et nous examinons ses propres vues sur ces problématiques. Nous verrons, ensuite, l'importance du corps dans le vieillissement de sa mère et dans celui de l'auteure elle-même. Il sera en particulier question du vécu féminin, notamment de l'expérience physique. Enfin, nous traiterons du temps de la mort et du temps de l'après-mort. Nous nous intéressons aux moments denses en émotion de la mort de son père dans lesquels coexistent le présent et le passé et expliquerons les différences entre le temps de la vie et celui de l'après-mort, ainsi que le rôle que l'écriture joue dans ces deux temps.

2. Les personnes âgées dans la société

---

[1] Annie Ernaux, *Les années*, Gallimard, 2008.

[2] Ernaux, *« Je ne suis pas sortie de ma nuit »*, Gallimard, 1997.

L'enregistrement de la réalité sociale et du fait historique est au centre de l'œuvre d'Annie Ernaux depuis *La place*, qui se fonde sur le vécu de l'écrivaine dans un milieu défavorisé, la « classe dominée » selon les termes de Pierre Bourdieu[3]. Les témoignages personnels sur l'Histoire de la société française occupent une grande partie des pages des *années* où le rapport entre l'expérience individuelle et la compréhension de l'histoire contemporaine est mis en question[4]. Si on extrait de ces textes certains fragments qui nous intéressent particulièrement, nous pourrons, en étudiant comment l'auteure présente les personnes âgées, mettre en relief son intérêt grandissant pour le vieillissement et les changements de situation sociale des personnes âgées. On notera qu'elle pourrait de la même manière aborder le même thème pour les enfants et les jeunes.

Dans les citations suivantes, l'auteure répond d'une certaine manière à la question suivante : comment se passe le vieillissement dans les sociétés des années 2000 ?

> On passait au lecteur de DVD, à l'appareil photo numérique, au baladeur MP3, à l'ADSL, à l'écran plat, on n'arrêtait pas de passer. Ne plus passer, c'était accepter de vieillir. Au fur et à mesure que l'usure se marquait sur la peau, qu'elle affectait insensiblement le corps, le monde nous abreuvait de choses neuves. Notre usure et la marche du monde allaient en sens inverse.
>
> Les questions auxquelles donnait lieu l'apparition des nouvelles technologies se supprimaient les unes après les autres dans un emploi devenu naturel et sans pensée.

---

[3] A propos de la présence de l'Histoire, voir Francine Dugaste-Portes, *Annie Ernaux Étude de l'œuvre*, Bordas, 2008, pp.131-140 et « *Les années* d'Annie Ernaux entre littérature et ethnologie » in *Revue des sciences humaines*, n°299, juillet-septembre, 2010, pp.93-107.

[4] Francisca Romeral Rosel, « Annie Ernaux face à *son* Histoire », in Danielle Bajomée et Juliette Dor (dir.), *Annie Ernaux, Se perdre dans l'écriture de soi*, Klincksieck, 2011, pp.131-149.

> Les gens qui ne savaient pas se servir d'un ordinateur et d'un baladeur numérique allaient disparaître comme avaient disparu ceux qui ne savaient pas utiliser le téléphone ou une machine à laver[5].

L'auteure rapproche le phénomène biologique et les produits électroniques, symboles de la société moderne, notamment celle “de consommation”, et compare la destinée humaine vouée à la mort avec la croissance infinie des marchés commerciaux et l’apparition toujours renouvelée de nouveaux objets. Ce n’est pas l’âge d’une personne qui est aujourd’hui critère de sénescence, mais la capacité ou l’incapacité à savoir utiliser ces produits. Les enfants et les jeunes s'adaptent mieux à la vie que modifient les nouvelles technologies (« Comme d'habitude, les enfants et les adolescents les utilisent avec facilité et sans questions[6] »), tandis que les adultes moins rapides à les maîtriser, et surtout les personnes âgées qui ne savent pas s’en servir, sont poussés hors de ce monde nouveau et condamnés finalement à disparaître comme tout ce qui est démodé. En fait, cette idée s'affirme déjà dans *La place*, mais il s'agit là de la disparition du café-épicerie du père de l'auteure et de l’apparition de ce qui alors était un nouveau produit : dans les années 50 les patrons des cafés situés en centre-ville s’empressent d’installer un poste de télévision pour attirer une clientèle jeune, alors que son père « [s'était résigné] à ce que son commerce ne soit qu’une survivance qui disparaîtrait avec lui[7] », parce que, hostile à la nouveauté et au changement, il n’avait pas su trouver ce qui aurait pu attirer de nouveaux clients.

Ces témoignages arrivent après les écrits de Beauvoir dans *La vieillesse* et viennent, dans une certaine mesure, à l’appui de sa réflexion[8]. Du moins, Ernaux

---

[5] Ernaux, *Les années*, folio, 2008, p.230.

[6] *Ibid*., p. 209.

[7] Ernaux, *La place*, folio, 1983, p.90.

[8] Simone de Beauvoir, *La vieillesse*, Gallimard, 1970, p.8. : « A l’égard des personnes âgées, elle [= la société de consommation] est non seulement coupable, mais criminelle. Abritée derrière les mythes de l’expansion et de l’abondance, elle traite les vieillards en

s'applique à décrire des figures plus concrètes de personnes âgées dans le quotidien : ainsi, l'image des vieillards dans les maisons de retraite, introduite à la suite des citations précédentes, qui défilent devant la télévision diffusant « le spectacle continuel de publicité pour des produits et des appareils »[9] ; la scène, que l'auteure rencontre, en faisant ses courses, dans laquelle « une petite vieille rose et fraîche, en socquettes blanches, avec un chapeau de paille, est immobile, peut-être égarée, au milieu des Trois-Fontaines [le nom du centre commercial situé à Cergy, ville de banlieue parisienne] »[10]. Ces deux descriptions constituent des images concrètes de l'idée que nous avons présentée dans les citations précédentes, et en outre expriment l'isolement social des personnes âgées à deux niveaux ; dans les deux cas, il s'agit de “spectateurs” ou de “naufragés” des sociétés contemporaines où les relations sociales sont structurées par la consommation de masse, et dans le premier cas, de l'exclusion par l’habitat (la maison de retraite). De plus, leurs figures figées et inactives s'éloignent de celles des clients qui fréquentaient le café du père de l’auteure durant son enfance et son adolescence (« les vieux de l’hospice libérés jusqu’à six heures, gais et bruyants, poussant la romance[11] ») et des anciennes paysannes ou ouvrières dures à l’ouvrage telles que sa grand-mère (« tu ne peux pas te reposer à ton âge ») et sa grand-tante (« tu pètes toujours par la sente, Caroline ! »)[12].

Ce qui caractérise la société moderne à l'égard de la consommation, d'après Ernaux, c'est « l'espérance, l'attente [de] la conservation du corps, une jeunesse

---

parias. En France, où la proportion des vieillards est la plus élevée du monde – 12 % de la population a plus de 65 ans – ils sont condamnés à la misère, à la solitude, aux infirmités, au désespoir. »

[9] Ernaux, *Les années*, *op.cit.*, p.231.

[10] Ernaux, *Journal du dehors*, folio, 1993, p.61.

[11] Ernaux, *La place*, *op.cit.*, p.53.

[12] Ernaux, *La femme gelée*, folio, 1981, p.10 / *Idem*.

inaltérable » ; « [il] fallait [au contraire] que la merde et la mort soient invisibles. On préférait ne pas parler des maladies nouvellement apparues qui n'avaient pas de remèdes. »[13]. C'est cette histoire dissimulée que l'écrivaine veut mettre au jour dans ses livres. Voyons les extraits du journal qu'elle a écrit lors de sa visite auprès de sa mère hospitalisée dans le service de gériatrie de Pontoise.

> Quand j'arrive, elle [=la mère de l'auteure] est couchée. Je la rase. Les deux autres femmes de la chambre ne parlent pas. Odeur de pipi, de merde. Il fait très chaud. J'entends crier dans la chambre voisine. (...) Se dire : c'est Pâques ! Les voitures défilent sur l'autoroute. Retours d'un beau dimanche. La voisine de ma mère est étendue, la main sur son sexe. C'est au-delà de la tristesse[14].

> Dans les chambres voisines, des cris. Un vieux répète « allô, allô ». J'ai pensé que c'était peut-être celui qui voulait téléphoner dans le hall. Une femme fait un bruit étrange d'oiseau exotique, tacatacata. C'était une sorte de concert aujourd'hui, la vie qui veut durer et s'exhale plus fort que d'habitude[15].

Ici l'odeur physique ou les excréments, les cris et voix sauvages, l'animalité et la sexualité sont exhibés aux yeux du lecteur. La vie et la mort («Une infirmière hurle au téléphone : “Y'a un mourant ?”[16]») sont présentées d'une manière crue et intense. Le désordre, un véritable chaos, pour ainsi dire, domine le monde des personnes victimes de troubles mentaux. Bien que leur proches et même la société souhaitent « vite “débarrass[er]” »[17] leur existence, considérée comme un déshonneur pour la famille[18], Ernaux constate tout de même que la relation

---

[13] Ernaux, *Les années*, *op.cit.*, p.160.

[14] Ernaux, *« Je ne suis pas sortie de ma nuit »*, folio, 1997, pp.25-26.

[15] *Ibid*., p.66.

[16] *Ibid*., p.34.

[17] Ernaux, *Une femme*, folio, 1987, p.100.

[18] *Ibid*., p.51. : « J'ai acheté des chaussons pour ma mère, en expliquant au marchand que j'avais besoin de plusieurs paires, pour les essayer. Sa mère aussi est atteinte de la maladie

avec sa mère malade lui a permis de « renouer avec l'humanité, la chair, la douleur[19] », et ses textes nous invitent à faire face à ces problèmes de plus en plus visibles et à accepter cette réalité comme une forme de notre vieillissement, comme elle l'a fait elle-même[20].

3. La vieillesse féminine et le corps vieillissant

« Cette nuit, larmes, envie de mort, horreur de sentir mes cuisses sans fermeté, de me savoir condamnée à vieillir, donc à la solitude. [21] » écrit Ernaux dans son journal intime, alors qu'elle entretient une liaison avec un jeune diplomate russe. On y trouve son souci du vieillissement exprimé d'une manière récurrente.

> J'aurai toujours vingt-deux ans dans la tête, le cœur. Le drame, bien sûr. Car je ne peux, comme autrefois, "attendre son retour" (...). Dans quatre ans, j'aurai davantage de rides, je serai ménopausée, lui, à quarante ans, sera dans la force de l'âge.[22]

La perception du vieillissement, qui vient des signes apparus sur le corps de l'auteure, est vécue de façon négative, comme une source de préoccupation et d'inquiétude. Ce n'est pas seulement parce qu'elle sort avec un homme ayant treize ans de moins qu'elle. Comme le signale Beauvoir, la vie des femmes dépend davantage du destin physiologique que celle des hommes. La vieillesse qui survient avec la ménopause constitue une véritable crise pour les femmes, car, tandis que les hommes vieillissent progressivement, les femmes peuvent perdre, d'une manière brutale, certains attributs du sexe féminin, leur attirance sexuelle et leur fertilité[23]. En outre la relation avec les hommes a une grande

---

d'Alzheimer, il en parle à voix basse, il a honte. Tout le monde a honte. »

[19] Ernaux, *« Je ne suis pas sortie de ma nuit »*, *op.cit.*, p.52.

[20] Ernaux, *Une femme*, *op.cit.*, pp.103-104.

[21] Ernaux, *Se perdre*, folio, 2001, p.202.

[22] *Ibid.*, p.232.

[23] Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, Gallimard, 1949, Tome II, Deuxième partie,

importance dans la vie de l'auteure pour des raisons qui tiennent à son histoire. D'autre part, la ménopause était considérée dans sa jeunesse par Ernaux comme « l'extrême limite de son imagination de l'avenir[24] » et la marque d'une rupture dans la vie. Celle-ci lui semble haïssable et maléfique, alors que les écrivaines témoignent souvent d'une sensation de libération dans leurs écrits autobiographiques[25]. En effet, certains extraits de livres ernausiens affichent le dégoût de l'auteure vis-à-vis des femmes âgées[26]. L'auteure révèle, du reste, que c'est l'année où elle n'a plus de règles que son médecin diagnostique son cancer du sein, et que la ménopause de sa mère a provoqué devant sa fille une « scène » de violence conjugale traumatisante[27].

Ses textes s'intéressent, de même, au vieillissement de sa mère. Afin de mieux faire apparaître le regard de l'auteure, nous allons mettre en parallèle deux portraits de sa mère : le premier à l'âge d'environ 30 ans et le second à l'âge d'environ 60 ans.

> 1) La femme de ces années-là était belle, teinte en rousse. (...) elle portait des turbans, une robe d'été à grosses rayures bleues, une autre beige, molle et gaufrée. Elle se poudrait à la houppette devant la glace au-dessus de l'évier, se passait du rouge à lèvres en commençant par le petit cœur du milieu, se parfumait derrière

---

Chapitre IX : De la maturité à la vieillesse.

[24] Ernaux, *Les années*, *op.cit.*,p.245.

[25] Annette Keilhauer, « Vieillir féminin et écriture autobiographique, aléas d'un questionnement croisé », in Annette Keihauer (dir.), *Vieillir au féminin et écriture autobiographique*, Clermont-Ferrand, PUBP, 2007, pp.15-16.

[26] Ernaux, *ibid.*, p.128. : « Certainement une arrogance de jeune femme vis-à-vis des plus âgées, une condescendance pour les ménopausées. Qu'elle en devienne une est très improbable. Une prédiction qu'elle mourrait à 52 ans ne l'émeut pas, il lui semble que c'est un âge acceptable pour mourir. »

[27] Sa lutte contre le cancer du sein est évoquée dans *L'usage de la photo* (Gallimard, 2005) et l'événement tragique pour sa famille dans *La honte* (Gallimard, 1997).

l'oreille. Pour agrafer son corset, elle se tournait vers le mur. Sa peau sortait entre les lacets croisés, attachés en bas par un nœud et une rosette. Rien de son corps ne m'a échappé. Je croyais qu'en grandissant je serais elle[28].

2) Les clients disaient encore qu'elle était belle femme. Toujours des cheveux teints, des talons hauts, mais du duvet sur le menton, qu'elle brûlait en cachette, des lunettes à double foyer. (...) Elle ne portait plus de robes légères aux couleurs éclatantes, seulement des tailleurs gris ou noirs, même l'été. Pour avoir l'aise, elle ne rentrait pas son chemisier à l'intérieur de sa jupe.

Jusqu'à vingt ans, j'ai pensé que c'était moi qui la faisais vieillir[29].

L'auteure représente la figure physique de sa mère sous l'angle esthétique et en évoquant des pratiques spécifiquement féminines (les soins des cheveux et du corps, le choix des vêtements et des accessoires). Le premier portrait met l'accent entre autres sur la corporéité, la sensualité de sa mère et la vivacité des couleurs, ce qui semble exercer une grande influence sur sa fille, car son souvenir est clair et précis malgré son jeune âge (elle a moins de 5 ans). Le vieillissement de sa mère désigne donc la perte de cette dimension sensuelle à laquelle l'auteure accorde de l'importance[30] , perte qui suscite d'autant plus la culpabilité de cette dernière qu'elle semble penser qu'elle lui est redevable de sa réussite sociale. Il faut souligner aussi que l'apparence de sa mère éveille une curiosité particulière chez l'auteure, parce qu'elle lui semble préfigurer ce qu'elle deviendra[31].

---

[28] Ernaux, *Une femme, op.cit.*, p.46.

[29] *Ibid.*, p.68.

[30] En examinant les textes des *Armoires vides*, Lyn Thomas remarque que le personnage principal qu'on peut identifier à l'auteure s'attache à la petite enfance « caractérisée par la liberté du corps et l'exploration du monde par les sens. » (*Annie Ernaux, à la première personne*, Stock, 2005, pp.82-96.)

[31] Shirly Jordan affirme qu'Ernaux considère la démence et l'affaiblissement de sa mère comme sa propre future vieillesse et qu'elle s'identifie à cette dernière à travers son corps dégradé. (« Writing age : Annie Ernaux's *Les années* », in *Forum for Modern language*

La relation avec les hommes, à mesure que l'écrivaine avance en âge et que sa carrière littéraire se poursuit, prend la place de l'origine et de l'enfance dans la thématique de ses œuvres[32]. La publication de *Passion simple*[33] quatre ans après la disparition de sa mère marque cette rupture ; c'est le récit de son histoire avec un jeune amant, racontée à la manière d'un journal intime comme nous l'avons mentionné au début de ce chapitre. L'amour charnel dont Ernaux a fait l'expérience dans sa maturité ou sa vieillesse est évoqué par une série de mots associés à la jeunesse dans les contextes différents. Les émotions sentimentales redonnent de la vigueur à la femme mûre pour la rajeunir (« redevenir "jeune" grâce à une souffrance amoureuse[34] ») ; c'est là un des lieux communs sur l'amour. Également, l'auteure écrit qu'elle « [a eu] l'impression de reprendre son adolescence » ou « c'est cette répétition qui donne la réalité de sa jeunesse »[35], lorsqu'elle donnait rendez-vous à son amoureux ou partageait le style de vie des jeunes, qui était le sien avant son mariage. Cependant, dans son adolescence qu'elle a passé dans les années cinquante, la sexualité des filles était réprimée par leurs mères et par l'ordre morale imposé par l'école catholique. Ernaux refoulait son désir de féminité et dissimulait son intérêt pour les hommes. Ses premiers rapports amoureux, de plus, ont causé en elle une blessure décisive pour la construction de son identité et sa conscience de soi[36]. C'est ainsi que revivre pleinement sa jeunesse à l'âge mûr signifie, en un certain sens, la libération du

---

studies, vol.47, n°2, 2011, pp.138-149.)

[32] Geneviève Denis, « Autobiographie - États passionnels », in *Spirale*, mai-juin, 2003, pp.8-9.

[33] Ernaux, *Passion simple*, Gallimard, 1991.

[34] Ernaux, *Les années*, *op.cit.*, p. 246.

[35] *Idem* / *Ibid*, p.164 et pp.212-213.

[36] Ses premiers rapports sexuels, et donc ses premières désillusions sont évoqués dans *Ce qu'ils disent ou rien* (Gallimard, 1977.) et son avortement clandestin dans *L'événement* (Gallimard, 2000.)

moi passé de l'emprise intériorisée de sa mère, et en outre, lui procure la joie de pouvoir réaliser le désir de vivre la passion dont elle rêvait dans son adolescence en lisant des romans sentimentaux. Dans *Passion simple*, l'amour est vécu « sur le mode romanesque[37] », c'est-à-dire, la narratrice cherche à rendre idéaux tous les moments où elle passe avec son amant. Après la révolution sexuelle à la suite de Mai 68, l'écrivaine peut agir à sa guise et raconter au public ses aventures amoureuses, en particulier ses expériences sexuelles, s'écartant des conventions sociales, sans ressentir de honte. Ses relations avec les hommes n'ont plus pour objectif le remariage, ni la procréation, encore moins l'ascension sociale. Ernaux recherche les relations avec les hommes pour une raison existentielle, mais aussi en tant qu'écrivaine. En effet, elle accorde beaucoup d'importance à ces vécus psychologiques oubliés depuis l'adolescence, expériences essentielles pour les êtres humains[38] qui, insiste-elle, lui permettent de renouer une relation profonde avec le passé, la chair et l'autre et de lui faire connaître mieux la vérité du monde[39] ; c'est là ce qu'elle cherche à approfondir dans son travail d'écriture.

4. Le temps de la mort et le temps de l'écriture

Durant un séjour qu'Ernaux fait avec son fils chez ses parents, son père tombe brutalement malade et doit rester alité. Voici la dernière scène dans laquelle la

---

[37] Ernaux, *Passion simple*, folio, p. 30. Nous pouvons, de même, confirmer le caractère imaginaire de l'amour en notant le nom d'« ange » que son amant se donne dans le journal intime, sa transformation en personnage irréel qui « [s'arrache] à [sa] génération. (...) [Elle n'est] nulle part dans le temps » (*Les années*, p.213.), ou l'utilisation d'un vocabulaire liés au théâtre tels que « rejouer des scènes de sa vie d'étudiante »(*Ibid.*, p.212.).

[38] Ernaux, *L'occupation*, folio, 2002, p.54-55. : « Même, il me semblait qu'ayant traversé le temps des études et du travail acharné, du mariage et de la reproduction, payé en somme mon tribut à la société, je me vouais enfin à l'essentiel, perdu de vue depuis l'adolescence. »

[39] Ernaux, *Passion simple*, *op. cit.*, p.76.

narratrice se trouve face à face avec son père mourant :

> Il tenait son verre vide au bout de son bras tendu. Sa main tremblait avec violence. Je n'ai pas compris tout de suite qu'il voulait reposer le verre sur la chaise. Pendant des secondes interminables, j'ai regardé la main. Son air de désespoir. Enfin, j'ai pris le verre et je l'ai recouché, ramenant ses jambes sur le lit. « Je peux faire cela » ou « Je suis donc bien grande que je fais cela ». J'ai osé le regarder vraiment. Sa figure n'offrait plus qu'un rapport lointain avec celle qu'il avait toujours eue pour moi. (...) Devenu un de ces vieillards alités de l'hospice devant les lits desquels la directrice de l'école religieuse nous faisait brailler des Noël. Pourtant, même dans cet état, il me semblait qu'il pouvait vivre encore longtemps[40]. (L'auteure souligne)

Son père s'est progressivement affaibli durant les quelques jours qui précédent cette scène ; il vomit, perd l'appétit, ne peut plus marcher, ni parler. Son dépérissement est mis en évidence dans cet extrait. Il n'a quasiment plus de force musculaire ; par conséquent, la narratrice soigne son père, alors que c'était surtout lui qui avait élevé sa fille et s'était occupé d'elle quand elle était tombée malade. À travers ces soins, c'est-à-dire le contact physique, elle redevient enfant et se rappelle son enfance[41]. Le monologue intérieur que l'auteure rapporte au style direct (la phrase soulignée) évoque effectivement la petite fille qui montre à son père ce qu'elle est capable de faire pour prouver qu'elle n'est plus une enfant. Pour conserver « [ces] images [éternelles] de douceur et de sollicitude[42] » de son

---

[40] Ernaux, *La place*, *op. cit.*, pp.109-110.

[41] A propos de sa mère, Cédric Humbert envisage la fonction de l'enfance dans les relations d'Ernaux avec sa mère démente (« L'usage de l'enfance face à la maladie d'Alzheimer : du retour au recours », in *Recherche en soins infirmiers*, n°94, septembre 2008, pp.63-69.) et Natalie Rigaux met en évidence le rôle important que les soins de sa mère, c'est-à-dire leur contact physique, jouent dans l'acceptation de sa maladie, du point de vue philosophique (« Voyage vers la démence », *Psycho NeuroPsychiatr Vieil*, vol.3, n°2, juin 2005, pp.107-114.).

[42] Ernaux, *La femme gelée*, *op. cit.*, p.19.

père avant sa déchéance physique, la narratrice repousse de façon acharnée l'idée de sa mort, en cherchant à retrouver les signes de son existence au monde et son désir de vivre traduit par ses gestes (tendre son bras)[43] ; mais il n'en est pas moins vrai que la vulnérabilité, la fragilité de son corps la conduit à prendre conscience de la mort. Son père est identifié à un des vieillards qu'elle a vus autrefois, portant le masque de la mort. De même, l'auteure montre la vitalité dans les corps mourants ou malades et l'intensité des moments vécus juste avant la mort ou durant la lutte contre la maladie, à la fois dans le cas de sa mère et dans le sien propre[44].

Dans les textes ernausiens, le corps humain représente la durée qui s'y inscrit sous forme de traces (rides, taches, poches sous les yeux, etc.) que sont les signes du vieillissement, conserve et rappelle la mémoire personnelle ; ainsi les marques de « "deux" striures bleues près de l'aine, traces des vergetures des grossesses[45] » constituent la véritable preuve de ces événements vécus qui amène l'auteure à les évoquer. L'autobiographe accorde, dans son travail d'écriture, au corps la valeur particulière d'un document, du fait de son inscription dans la temporalité et de sa matérialité. Par ailleurs, elle souligne la valeur sociale et historique attribuée au corps de Jeanne Calment, doyenne de l'humanité dans son article.

Chaque été des millions de touristes viennent retrourver les traces du passé dans les

---

[43] L'auteure remarque aussi des gestes identiques pour sa mère : « Elle était en train de regarder dans le vide tendant la main devant elle, courbée sur son fauteuil, lorsque je suis arrivée. Atteindre, toucher. Elle, bien elle, dans ce désir de vouloir encore explorer le monde autour. » (*« Je ne suis pas sortie de ma nuit »*, *op.cit*., p. 97.)

[44] A propos de la lutte contre le cancer, « j'ai pensé, (écrit Ernaux), que j'aurai peut-être plus jamais l'occasion de sentir aussi fort et, dans le même moment, que je suis mortelle et que je suis vivante. » (*L'usage de la photo*, folio, 2005, p.195.) La vitalité du corps se traduit par l'érotisme.

[45] Ernaux, *Les années*, *op. cit*., p.184.

> châteaux de la Loire et sur le pont du Gard. Mais rien n'est comparable à l'émotion que donne la vue d'un être vivant, d'un corps porteur d'un nombre inouï d'années. (...) Nous voulions garder ce corps rétréci, parcheminé, mais qui était le même que celui de la petite fille courant dans les rues d'Arles dans les années quatre-vingt de l'autre siècle, ces yeux aveugles qui avaient vu un monde disparu pour toujours. Nous désirions que, déesse psychopompe du temps, elle nous accompagne de l'autre côté du siècle. Jeanne Calment ne fera pas le grand écart entre le XIXe et le XXIe siècle[46].

Le corps de la femme est considéré comme un objet rare et précieux qu'il faut préserver, pour ainsi dire, comme un patrimoine national et l'auteure le compare cet être vivant aux monuments historiques qui font ressentir l'écoulement du temps aux visiteurs. La longueur de sa vie (122 ans) est réellement matérialisée par son corps, ce qui présente la particularité du temps humain, celui des vivants, qui se distingue du temps historiographique, celui des morts.

Quelles sont les particularités du temps historiographique ? Quel est le rapport du travail d'écriture d'Ernaux à ces deux temps dissemblables ? Nous allons examiner cette question en observant la vieillesse de l'écrivaine et la conscience de sa propre mort. L'auteure souligne le changement de la perception du temps et de la situation dans le temps dû au vieillissement[47].

> Et alors que s'accroît la distance qui la sépare de la perte de ses parents, vingt et quarante ans, et que rien dans sa manière de vivre et de penser ne ressemble à la leur (...) elle a l'impression de se rapprocher d'eux. A mesure que le temps diminue objectivement devant elle [= Ernaux], il s'étend de plus en plus, bien en deçà de sa naissance et au-delà de sa mort, quand elle imagine que, dans trente ou quarante ans, on dira d'elle qu'elle a connu la guerre d'Algérie comme on disait de ses arrière-

---

[46] Ernaux, « De l'autre côté du siècle », in *La nouvelle revue française*, n°550, juin, 1999, pp.96-100.

[47] *Idem.*

grands-parents « ils ont vu la guerre de 70 »[48].

L'extrait montre une sensibilité subtile au temps, sans doute spécifique de l'écrivaine, plus précisément de l'autobiographe. L'auteure sent que son existence n'est plus “actuelle”, deviendra bientôt historique. Dans le temps historiographique, défini comme celui de « son absence future », ce sont les générations futures qui résument en quelques lignes toute sa vie et la replacent dans l'ordre chronologique, en réduisant la distance temporelle et tous les différences entre ses grands-parents et elle-même ; elle sera simplement une figure datée et répertoriée comme appartenant au XXe siècle[49] et ses souvenirs personnels s'anéantiront. Le pressentiment de la mort la pousse à décrire le temps qu'elle vit et qu’elle a vécu avec son propre corps, ainsi que la mémoire collective dont le sens a été défini par Maurice Halbwacks[50], en contraste avec l'Histoire. Sa nécessité d'écrire est d'autant plus grande qu'elle a « un sentiment d'urgence » lié à la peur de perdre la mémoire. La description des gestes symboliques de la mort — l'enterrement de la chatte et d'Ernaux elle-même[51] — participe au travail de préparation à sa propre mort, soulignant la particularité du livre (*Les années*)[52]. En pensant à toutes les personnes mortes qu'elle a vues, l'auteure se

---

[48] *Ibid.*, p.248.

[49] Ernaux écrit la même sensation du temps historique lors du décès de Jeanne Calment.

[50] Maurice Halbwacks, *La Mémoire Collective*, Presses universitaires de France, 1950.

[51] « la mort à seize ans de la chatte noire et blanche d'espèce commune ; (...) qu'elle a recouverte avec la terre du jardin en pleine canicule (...). Avec ce geste qu'elle accomplissait pour la première fois, il lui a semblé enterrer tous les défunts de sa vie, ses parents, sa dernière tante maternelle, l'homme plus vieux qui a été son premier amant après le divorce, resté son ami, mort d'un infarctus deux étés plus tôt — et anticiper son propre enfouissement. » (*Les années*, p.247.)

[52] Dans l'entretien avec Raphaëlle Rérolle, Ernaux indique que *Les années* ressemblera à un mémento perpétuel de chose que les gens avaient oublié, pour que ce livre puisse faire vivre une époque dans leur tête. La mort de l'auteure sera considérée comme un sacrifice

situe non parmi les vivants mais parmi les morts. Elle cherche à écrire les souvenirs de la femme vivante qu'elle est, et aussi la biographie de la femme morte qu'elle sera pour ses lecteurs dans l'avenir. C'est ainsi que l'écriture de la vie ou les textes écrits sur la vie servent, de façons variées, à lier vie et mort chez Ernaux[53].

5. Conclusion

L'observation de la dimension sociologique de l'œuvre d'Ernaux montre qu'il s'opère, depuis un siècle, de grands changements dans les situations sociales des personnes âgées, tout autant que dans celles des enfants et des jeunes. Les femmes aujourd'hui craignent moins, grâce aux nouvelles technologies médicales, de cesser d'être belles et d'avoir à affronter la ménopause dans leur vieillesse. Cependant, pour Ernaux elle aussi, la vieillesse est vécue dans la peur et de façon difficile, comme c'était le cas pour la génération de sa mère. Au sujet de la sexualité des femmes âgées, certains textes sur sa vie intime nous offre un témoignage précieux. Pour l'autobiographe, la mort signifie l'entrée dans le temps de l'écriture, de l'histoire, temps dans lequel s'effacent, pour elle, le corps, sa vitalité, l'épaisseur du temps humain, les souvenirs personnels. Prenant conscience de sa propre mort, elle est amené à réfléchir sur les différentes

---

en vue d'une résurrection. (Cycle de rencontres organisé par la Bpi le 8 février 2010, l'entretien d'Annie Ernaux avec Raphaëlle Rérolle, distribution numérique « Écrire, écrire, pourquoi ? », Éditions de la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 2010.)

[53] Le lien entre la vie et la mort s'observe de manières différentes dans les textes ernausiens. L'écriture d'*Une femme* consiste en un travail du deuil. Pourtant, Ernaux révèle que son écriture sur le passé de sa mère au cours de sa maladie la laisse dans le déchirement du temps. (*« Je ne suis pas sortie de ma nuit »*, p.11). Par contre, les photos des vêtements et des chaussures dans *L'usage de la photo* représentent la mort supposée d'Ernaux atteinte du cancer de sein, comme l'écrit son coauteur. (*L'usage de la photo*, p. 149.)

temporalités et ces formes de sa propre existence. Ses écrits des *années* sont ainsi une des réponses qu'elle a trouvées en tant qu'autobiographe pour combler le vide entre la vie et la mort, sa vie individuelle et la mort des autres.